

Raffestin aurait-il pu révolutionner la toponymie?

*Michel Ben Arrous**

Mots-clés: *toponymie critique, multi-toponymie, Afrique urbaine, toponymie relationnelle*

Parole chiave: *toponomastica critica, toponomastica multipla, Africa urbana, toponomastica relazionale*

Keywords: *critical toponymy, multi-toponymy, urban Africa, relational toponymy*

1. Introduction: la question du regard

« Foucault aurait-il pu révolutionner la géographie ? », demandait Raffestin en 1997. Lui emprunter ce titre, qu'il empruntait lui-même à Paul Veyne (1978), c'est indiquer une direction possible : les études de toponymie gagneraient, à la fois en pertinence et en profondeur, à mobiliser une approche relationnelle à la Raffestin (1980). Il s'agirait pour elles de se doter d'un nouvel objet prioritaire : non plus les noms de lieux ni même les processus de nomination mais, de façon plus heuristique, les relations des sociétés humaines à ces noms et à ces processus. Là se joue en effet la réalité du " pouvoir " dont la toponymie critique peine à se saisir. Nous reviendrons plus loin sur les impensés de ce champ d'études, sur le " pouvoir " qu'on y observe et le " pouvoir " qui y reste inaperçu, mais il convient de s'arrêter déjà sur la question du regard. C'est la question centrale.

Toute révolution est une révolution du regard qu'on pose sur les choses. Cela vaut pour les révolutions politiques, cela vaut aussi dans le champ des savoirs. L'immense apport de Foucault aura été d'établir que le regard est indissociable du langage. Les choses qu'on voit, matérielles ou idéelles, sont celles sur quoi l'on sait poser des mots. Si Foucault a révolutionné l'histoire (Veyne, 1978) mais pas la géographie (Raffestin, 1997), c'est que suffisamment d'historiens et trop peu de géographes ont interrogé leur regard disciplinaire – et donc leur langage, et donc leur capacité à penser. Raffestin cite abondamment *Naissance de la clinique*, un modèle d'enquête sur l'émergence d'un espace conceptuel autorisant « le passage, exhaustif et sans résidu, de la totalité du visible », en l'occurrence le patient, son état, ses symptômes, « à la structure d'ensemble de l'énonçable » (Foucault, 1963, p. 105). Le rapport entre regard et langage s'articule, pour les cliniciens, à des enjeux forts. La possibilité d'une pratique thérapeutique, d'un diagnostic, d'un traitement, est

* Saint-Louis, Université Gaston-Berger, Sénégal.

déterminée par le « labeur implicite du langage » qui permet « la transformation du symptôme en signe, le passage du malade à la maladie, l'accès de l'individuel au conceptuel » (*ibidem*, p. 163). Les erreurs se paient par la mort du patient. Rien de tel pour la géographie, dont « le regard n'est pas, à l'origine, identifié à quelque domaine de l'expérience » : c'est un « regard de voyeur mobilisé par la curiosité », un « regard aveugle » qui se laisse envahir par des objets posés devant lui, « offerts à une description aussi infinie qu'indéfinie » (Raffestin, 1997, pp. 142-144).

Bientôt trente ans ont passé depuis le jugement sévère de Raffestin, qui mériterait sans doute quelques nuances. Les géographes qui interrogent leurs pratiques ne sont plus tout à fait des oiseaux rares. Mais cette trentaine d'années est aussi l'âge de la toponymie critique, un champ de recherches qui émergeait à peine dans les années 1990. L'unification du champ s'est opérée autour de l'épithète « critique », dénominateur commun d'un ensemble de perspectives sur la nomination des lieux – la toponymie comme technologie de pouvoir, comme écriture ou réécriture de l'histoire, comme arène de luttes symboliques, comme enjeu de justice sociale, notamment (Vuolteenaho, Berg, 2009 ; Rose-Redwood *et alii*, 2010). Paradoxalement, les références aux écrits tardifs de Foucault, sur la gouvernementalité et la biopolitique, se sont multipliées et banalisées hors de tout questionnement de fond sur le regard toponymique émergent. Il ne sert pourtant pas à grand-chose d'affirmer que le pouvoir et son corollaire, la résistance, sont partout et « s'enracinent dans l'ensemble du corps social » (Foucault, 1984, p. 318) lorsqu'on s'en tient aux toponymes les plus visibles – les noms *lisibles*, officiels, tels qu'ils apparaissent sur les cartes, les plans de ville et les répertoires.

L'acceptation tranquille de cette dictature du lisible est la forme particulière que revêt, dans le champ de la toponymie critique, le « totalitarisme de l'œil » dénoncé trente ans plus tôt par Raffestin (1997, p. 144). Faute d'intention propre, faute aussi d'un « labeur du langage » visant à rendre énonçable la totalité du visible, le regard se pose sur les objets les plus évidents – qui ne sont ni les seuls possibles ni toujours les plus pertinents pour penser la question du pouvoir. La focalisation quasi exclusive des études toponymiques sur les noms officiels ne résulte pas d'un positionnement théorique argumenté. Elle est une inclination largement inconsciente, qui laisse dans l'ombre l'ensemble des toponymies informelles, vernaculaires, autochtones ou populaires en usage de par le monde. A négliger ces dernières, la toponymie critique se prive d'observer la façon dont s'articulent, en un même lieu, différentes formes de nomination.

2. *Le regard toponymique à l'épreuve des villes africaines*

L'Afrique urbaine constitue un site épistémique de choix, à partir duquel repenser à la fois le « pouvoir », virtuel ou effectif, de la toponymie officielle, coloniale ou postcoloniale, et les « résistances » qu'elle rencontre (Bigon, Ben Arrous, 2022). Plus de la moitié des citadins africains vivent dans des quartiers dits informels, aux rues sans adressage, mais n'en donnent pas moins des noms aux lieux !

C'est en réalité la majeure partie du monde ex-colonisé qui compose avec des toponymies multiples, dans la mesure où les modèles toponymiques co-

loniaux n'ont pas fait disparaître les modèles préexistants mais les ont plutôt contraints à s'actualiser. Plus largement encore, la multi-toponymie n'est pas étrangère à la vieille Europe : la co-présence de systèmes toponymiques hétérogènes, correspondant à de multiples formes de pouvoir (religieux, politique, marchand, etc.), y a longtemps été de règle (Topalov, 2002). La nouvelle visibilité donnée, par directives européennes, aux langues régionales et à la signalisation toponymique multilingue crée elle aussi des situations de multi-toponymie. Il en va de même de la néotoponymie lorsque, dans la pratique, on continue d'employer d'anciens noms (devenus "informels") plutôt que les nouveaux censés les remplacer.

L'impassé de la toponymie critique sur la multi-toponymie appelle trois séries de remarques. D'abord, sur le pouvoir de nommer. Ce pouvoir commence, en amont, avec l'identification de ce qui fait lieu. Que nomme-t-on ? Qu'est-ce qui vaut d'être nommé dans l'espace des sociétés ? Qui en décide ? Les réponses impliquent des systèmes de valeurs et des opérations de classement diversement partagées, acceptées, contestées ou ignorées.

L'odonymie par exemple, c'est-à-dire la nomination des rues, est en Afrique un produit d'importation coloniale. Elle accompagne le développement des comptoirs, plus tard des quartiers européens. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire urbaine africaine, on trouve des quartiers nommés mais pas de rues nommées, ou alors sous une forme purement descriptive – qui prévaut encore aujourd'hui : « la rue qui va à... », « la rue où vit telle famille ». Les sociétés africaines nommaient en revanche des lieux qui n'apparaissent pas dans les nomenclatures officielles. Un accident de relief, un bosquet, un point d'eau, continuent de faire différemment lieu pour différentes formations sociales. Il s'agit parfois de "hauts lieux", inscrits dans un récit fondateur ou sanctuarisés, selon leur importance pour l'économie morale des sociétés en question. La toponymie officielle est un système de nomination des lieux, de *certain*s lieux, parmi d'autres. Son hégémonie présumée est au mieux incomplète (Puzey, Vuolteenaho, 2016). Elle est mitigée par d'autres formes de nomination qui, portant sur d'autres catégories de lieux, lui restent irréductibles, et par les pratiques contre-hégémoniques qui s'y rattachent (Ben Arrous, Bigon, 2022).

Sur l'espace du visible, ensuite. On connaît le syndrome du lampadaire – l'histoire d'un passant qui, ayant perdu ses clés la nuit, les cherche sous le halo d'un lampadaire, pas parce qu'il les a perdues là, mais parce que c'est le seul endroit éclairé. Le regard toponymique a cette fâcheuse habitude de chercher le "pouvoir" là où il est a priori le plus manifeste (cartes et répertoires, rues de centre-ville) sans s'interroger sur la portée limitée de l'éclairage.

Sans mauvais jeu de mots, l'odonymie dans les villes africaines est à nouveau un exemple éclairant. Sa portée est doublement limitée, spatialement, et socialement. A quelques variations près, sa distribution spatiale répond au schéma suivant : concentration des rues nommées en centre-ville et/ou dans les quartiers résidentiels des classes nanties ; numérotation des rues de quelques quartiers adjacents ; et absence de noms comme de numéros sur la plus grande partie de l'espace urbain. Les quartiers dont les rues sont nommées, éventuellement renommées depuis les indépendances, sont ceux que

l'administration coloniale singularisait déjà comme lieux de pouvoir. Les noms eux-mêmes – Churchill ou Nkrumah, Pasteur ou Lumumba... – sont à cet égard d'un intérêt relativement mineur pour penser le " pouvoir " de l'odonymie. La diffusion des messages politiques ou idéologiques qu'on leur prête est circonscrite à un espace restreint. S'y ajoute que les noms de rues ne sont pas les toponymes les plus usités. Dans la pratique quotidienne, on recourt plus spontanément aux noms de quartiers (officiels ou officieux) et à des points de repère. Le pouvoir de l'odonymie et, par extension, de la toponymie officielle, n'est pas moins concret pour autant. Il n'est simplement pas là où on le cherche conventionnellement. Dans notre exemple, il réside dans la répartition inégale des rues nommées, qui reconduit et accentue un régime de divisions spatiales (entre quartiers) et sociales (naguère raciales) issu, pour l'essentiel, de l'urbanisme colonial. Encore faut-il, pour l'observer, renoncer au halo aveuglant des quartiers bien pourvus en odonymes, et considérer les villes en plan suffisamment large.

Dernières remarques, enfin : sur la réception des noms, sur leurs usages (ou non-usages) et sur l'importance des pratiques dans la production de significations partagées. Quels noms, en situations de multi-toponymie, sont utilisés dans quelles circonstances ? Comment et par quelles pratiques sont-ils intégrés aux routines quotidiennes ou rejetés ? Que signifie l'inscription matérielle de certains noms dans l'espace, et pour qui ? De quelle manière l'articulation de différentes formes toponymiques participe-t-elle d'un univers de sens, d'une sociabilité globale, de sa reproduction ou de ses transformations ? Le regard toponymique, fasciné par l'évidence des noms, glisse sur les pratiques sans les voir. Ce n'est pas faute d'indices matériels susceptibles de le renseigner. Des noms " informels " peints à la main sur les façades des maisons et qui restent en place des années ; ou au contraire des panneaux officiels délavés par la pluie ou le soleil, recouverts d'affiches ou de végétation sans que nul s'en soucie, témoignent ici d'un attachement aux lieux et à leurs noms, là d'une souveraine indifférence. Tout n'est bien sûr pas matériellement visible : la toponymie vernaculaire est principalement orale (Amougou Mbarga, 2013). Le regard toponymique devrait alors se doubler d'une capacité d'écoute, au sens propre (dans quelles langues nomme-t-on quels lieux ?) comme au sens figuré (quels usages prévalent dans quels contextes ?). Est-ce trop demander ?

Le sens que revêtent les noms, la charge de " pouvoir " qu'ils véhiculent, les réactions qu'il suscitent (ou pas) ne sont pas des propriétés intrinsèques. Sans être des « œuvres ouvertes » au sens d'Umberto Eco (1962), c'est-à-dire des formes signifiantes aussi indéterminées que la poésie, la signification des toponymes est toujours plus libre et changeante que ce qu'auraient souhaité les nominateurs (Düzgün, 2020 ; Love, 2021). Une illustration suffira : celle des multiples avenues ou boulevards de la République, qui dans toute l'Afrique francophone signifiaient sans équivoque la IIIe République française, colonialiste entre toutes, et qui en sont venues à signifier, d'Abidjan à Dakar et de Libreville à Djibouti, la forme républicaine des Etats indépendants. L'intention première des autorités nominatrices est bien la seule chose qu'on puisse reconstituer sur la base des noms eux-mêmes (et d'une connaissance minimale du contexte de

la nomination). Faute de s'intéresser à la réception des noms, c'est-à-dire aux significations que leur donnent les pratiques, l'on peut au mieux déceler des relations de pouvoir projetées, voulues, latentes peut-être, mais l'efficacité de la toponymie comme technologie de pouvoir est seulement présumée – et les géographes tendent trop volontiers à « croire les déclarations d'efficacité » des technologies de pouvoir qu'ils étudient (Crang, 2000, p. 137).

3. Conclusion : pour une toponymie relationnelle

La toponymie critique est devenue un champ de recherche légitime au cours des trente dernières années. Sa fascination pour les formes officielles repose cependant sur une double présomption : l'hégémonie de ces formes, et leur efficacité en tant que technologie de pouvoir. La vérification de ces présupposés – en l'occurrence non valides sans de fortes nuances – supposerait de faire porter le regard toponymique, non plus sur les formes de la nomination, mais sur les usages (et les non-usages) que les sociétés humaines font de ces formes, comment elles les perçoivent, les rassemblent, les re-travaillent à leur mesure. La réception des noms, aujourd'hui portion congrue des études toponymiques, deviendrait prioritaire.

Ce serait là une toponymie relationnelle dont l'objet, comme dans la géographie relationnelle de Raffestin, ne se définirait « pas par un système de formes, mais bien plutôt par un ensemble de relations à un système de formes » (Raffestin, 1997, p. 141). La toponymie critique y perdrait sans doute quelques-unes de ses intuitions et généralisations les plus fragiles. Mais une approche relationnelle de la nomination des lieux renforcerait aussi sa pertinence sur bien des terrains, en Afrique et ailleurs, et conduirait à un renouvellement à la fois programmatique, méthodologique et théorique. Renouvellement programmatique, en s'ouvrant à de nouvelles directions de recherche : toponymies vernaculaires, usages différenciés des formes et ressources toponymiques locales, formation et transformation des paysages multi-toponymiques (rapports d'inégalité qui les structurent, relations de savoir/pouvoir qui s'y déploient), significations données par les pratiques... Renouvellement méthodologique, par nécessité : élargissement des échelles spatiales et temporelles d'analyse, diversification des sources, réévaluation du potentiel heuristique du quotidien et de la matérialité. Renouvellement théorique enfin, porté par une démarche réflexive et un questionnement enfin explicite du regard toponymique, de ses propres effets normatifs et de pouvoir, et de leur limites.

Bibliographie

- AMOUGOU MBARGA, A.B., « A travers les denominations des rues et des quartiers de la ville de Douala : La quotidienneté comme univers de sens », in *Anthropologie et Sociétés*, 37, 1, 2013, pp. 195-212.
- BEN ARROUS M., BIGON L., «What Africa Might Contribute to Critical Toponymy», in GIRAUT F., HOUSSAY-HOLZSCHUCH M. (dirs), *The Politics of Place Naming*, Londres, ISTE, 2022, pp. 217-259.

- BIGON L., BEN ARROUS M., *Street-Naming Cultures in Africa and Israel. Power Strategies and Place-Making Practices*, New York, Routledge, 2022.
- CRANG M., «Relics, Places and Unwritten Geographies in the Work of Michel de Certeau», in CRANG, M., THRIFT, N. (dirs), *Thinking Space*, Londres, Routledge, 2000, pp. 136-153.
- DÜZGÜN D., «The Death of the Author in the Streetscape of Ankara: A Barthesian Intervention into Critical Toponymy», Middle East Technical University, Ankara, <https://open.metu.edu.tr/bitstream/handle/11511/69294/12625713.pdf>, 2020 (dernier accès: 12/09/2022).
- ECO U., *Opera aperta. Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee*, Milan, Bompiani, 1962.
- FOUCAULT M., *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.
- FOUCAULT M., «Le pouvoir, comment s'exerce-t-il ?», in Dreyfus H., Rabinow P., *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 308-321.
- LOVE S. V., «The Poetics of Grievance: Taxi Drivers, Vernacular Placenames, and the Paradoxes of Post-Coloniality in Oran, Algeria», in *City & Society*, 33, 2021, pp. 422-443.
- PUZEY G. VUOLTEENAHO J., «Developing a Gramscian Approach to Toponymy», in Hough C., Izdebska D. (dirs), *Names and Their Environment: Proceedings of the 25th International Congress of Onomastic Sciences*, vol. 2, Glasgow, University of Glasgow, 2016, pp. 66-77.
- RAFFESTIN C., «Foucault aurait-il pu révolutionner la géographie?», in FRANCHE D. et alii (dirs), *Au risque de Foucault*, Paris, Editions du Centre Pompidou, 1997, pp. 141-149.
- RAFFESTIN C., *Pour une géographie du pouvoir* [1980], Lyon, ENS, <https://books.openedition.org/enseditions/7627>, 2019 (dernier accès: 12/09/2022).
- ROSE-REDWOOD R., ALDERMAN D., AZARYAHU M., «Geographies of Toponymic Inscription: New Directions in Critical Place-Names Studies», in *Progress in Human Geography*, 34, 4, 2010, pp. 453-470.
- TOPALOV C. (dir), *Les divisions de la ville*, Paris, UNESCO et Maison des sciences de l'homme, 2002.
- VEYNE P., «Foucault révolutionne l'histoire», in VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978, pp. 385-429.
- VUOLTEENAHO J., BERG L., «Towards Critical Toponymies», in BERG L., VUOLTEENAHO J. (dirs), *Critical Toponymies: the Contested Politics of Place Naming*, Farnham, Ashgate, 2009, 1-18.

Raffestin aurait-il pu révolutionner la toponymie ?

Raffestin dénonçait le « totalitarisme de l'œil ». Il désignait ainsi la propension de la géographie à se focaliser sur des objets morphologiques, les plus visibles et les plus évidents, plutôt que sur la relation des sociétés à des systèmes de formes. Par analogie, la « dictature du lisible » recouvre la fascination de la toponymie critique pour les noms officiels – ceux qu'on peut aisément lire sur les cartes, les plans de ville ou les plaques de rues, au détriment des toponymies informelles, vernaculaires ou populaires. Prendre ces toponymies au sérieux, c'est interroger les présupposés d'un champ de recherche qui surévalue le pouvoir de la toponymie officielle et son hégémonie. Les rapports de pouvoir qui se jouent dans la tension et les interactions entre systèmes hétérogènes ne se dévoilent qu'en étudiant la relation qu'entretiennent les sociétés avec l'ensemble des ressources toponymiques à leur disposition.

Potrebbe Raffestin aver rivoluzionato la toponomastica?

Quando Raffestin parlava di « totalitarismo dell'occhio » si riferiva alla propensione della geografia a concentrarsi sugli oggetti morfologici, i più visibili ed evidenti, piuttosto che sul rapporto delle società con i sistemi delle forme. Per analogia, la « dittatura del leggibile » riguarda la fascinazione della toponomastica critica per i nomi ufficiali – quelli che possono essere facilmente letti su mappe, piani urbanistici o cartelli stradali – a scapito dei toponimi informali, vernacolari o popolari. Prendere in considerazione questi toponimi significa mettere in discussione i presupposti di un campo di ricerca che sopravvaluta il potere della toponomastica ufficiale e la sua egemonia. Le relazioni di potere che si giocano nella tensione e nelle interazioni tra sistemi eterogenei possono essere rivelate solo studiando il rapporto che le società hanno con tutte le risorse toponomastiche a loro disposizione.

Could Raffestin have Revolutionized Toponymy?

Raffestin denounced the « totalitarianism of the eye ». He was referring to the propensity of geography to focus on morphological objects, the most visible and obvious, rather than on the relationship of societies to systems of forms. By analogy, the « dictatorship of the legible » covers the fascination of critical toponymy with official names – those that can be easily read on maps, city plans, or street signs, to the detriment of informal, vernacular, or popular toponymies. To take these toponymies seriously is to question the presuppositions of a field of research that overestimates the power of official toponymy and its hegemony. The power relationships that are played out in the tension and interactions between heterogeneous systems can only be revealed by studying the relationship that societies have with all the toponymic resources at their disposal.

